

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

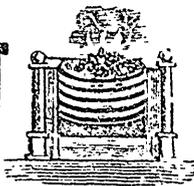
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES



VOL. I.

SAMEDI, 5 JUIN 1841.

No. 29.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

L'AMI DU CHATEAU ; (suite) ; POLSTE.

L'AMI DU CHATEAU.

[SUITE.]

VI.

Le chevalier de Clermont, arrivé à la porte de la bibliothèque, s'arrêta un instant pour se reposer ; on eût dit qu'il s'affirmait dans quelque grande et subite résolution qu'il craignait de ne pouvoir soutenir assez énergiquement quand le moment serait venu ; puis, satisfait enfin de lui-même, le visage calme, la démarche assurée, il ouvrit discrètement la porte et s'avança vers le cabinet du comte avec autant d'aisance que s'il se fût agi d'une simple visite à son meilleur ami.

M. de Sivry était à peu près dans l'attitude où l'avait laissé Cloilde, et il est probable que cette air et mystérieuse insensibilité dans laquelle il était plongé eût duré longtemps encore si on ne fût venu l'en tirer. L'apparition inattendue du chevalier le fit tressaillir : son regard éteint se ralluma, ses joues pâles se couvrirent de la rougeur de l'indignation, et se dressant convulsivement, il murmura les dents serrées :

— Vous ! vous ici ! Voilà qui est bien audacieux !

Le chevalier, au contraire, salua poliment, et l'œil fixé sur celui du comte, il répondit d'un air calme et digne :

— Veuillez m'excuser, monsieur, si j'ai pris la liberté d'arriver jusqu'à vous sans me faire annoncer ; mais comme je n'ai trouvé personne dans l'antichambre et comme l'affaire qui m'amène est on ne peut plus pressante...

— Que m'importe ! dit brusquement le comte, qui semblait faire tous ses efforts pour ne pas éclater ; vous savez bien qu'il ne peut y avoir rien de commun entre le comte de Sivry... et un... et vous.

— Je croyais, reprit M. de Clermont avec une légère ironie et sans se laisser intimider, qu'il ne pouvait être indifférent à M. de Sivry de se montrer injuste envers qui que ce soit, et c'est pour lui épargner un injustice...

— Ah ! ah ! monsieur le chevalier de Clermont se pose en redresseur de torts et croit pouvoir me faire la leçon chez moi ! Voilà qui est parfait ! Et bien ! je l'écoute, mais qu'il se hâte, car...

— Car sa présence vous est peu agréable, continua le chevalier en souriant. Oh ! ne vous gênez pas, monsieur, dans l'expression de votre haine. Avant d'entrer ici, je me suis préparé à en supporter tout le poids, et j'écouterai vos injures, bien sûr de pouvoir vous en faire repentir aussitôt que je voudrai...

— Des menaces ! dit le comte avec une expression de fierté et de colère.

— Peut-être, monsieur.

Le vieillard sourit à son tour et se laissa aller dans son fauteuil en hochant la tête d'un air de pitié.

— Monsieur, reprit le chevalier avec son imperturbable sang-froid, vous avez fait venir devant vous, il y a quelques instants, une jeune fille que j'avais placée moi-même auprès de Mile de Sivry, et après lui avoir reproché le scandale de la nuit dernière, dont vous croyez qu'elle est l'unique cause, vous l'avez chassée ignominieusement. Cette décision a été au moins bien sévère, et je viens...

— Me demander sa grâce, n'est-ce pas ?

— C'est cela même ; et cette grâce...

— Vous ne l'obtiendrez pas, dit le comte d'un ton bref. Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ?

— Monsieur de Sivry, je ne puis croire que sur de simples soupçons vous déshonoriez ainsi une jeune fille digne d'intérêt et de pitié.

Le comte se dressa de toute sa hauteur, et, croisant les bras sur sa poitrine, il s'écria avec un accent terrible :

— Et vous croyez, Amédée Ricul, car je sais votre vrai nom, moi, vous croyez que vous n'aurez qu'un mot à dire pour que je renonce à une mesure qui intéresse l'honneur de ma maison !

D'où vous vient, je vous prie, une telle confiance en vous-même ? Vous vous êtes donc bien fait illusion sur l'autorité que je vous ai laissé prendre chez moi, si vous croyez pouvoir me braver avec impudence dans mon propre château ? Croyez-vous que dix-huit ans de souffrances, de solitude et de colère aient étouffé en moi tous les souvenirs qui se dressent entre nous ? Vous ne songez donc plus que cette grâce que je pourrais accorder à une autre, je vous la refuserais à vous, à vous que je hais et que je méprise !

— Je vous ai dit, monsieur, que j'étais préparé à tout entendre.

— Eh bien ! écoutez-moi donc, dit le vieillard en se promenant dans le cabinet avec agitation ; car aussi bien ces souvenirs m'étouffent et cette haine amassée au fond de mon âme demande à s'exhaler. Si vous avez oublié le passé, je vais vous le rappeler, moi, et vous jugerez si vous avez le droit de me demander un pardon.

« Il y a vingt ans environ, monsieur, que je vous vis dans le monde pour la première fois, et, bien que votre origine me fût connue, je ne dédaignai pas de me lier avec vous, comme si vous aviez été du même rang que moi. Vous étiez estimé par de hauts personnages à qui vous aviez, disait-on, rendu des services, j'ignore de quelle nature ; vous aviez l'usage et les manières du monde, vous aviez d'autres qualités plus brillantes que solides, mais suffisantes pour extorquer la sympathie chez un homme de cœur qui n'était pas prévenu de vos vices. Tout cela me fascina, m'éblouit ; je vous attirai chez moi, je me fis votre égal, votre ami, ignorant encore de quelle ingratitude vous payeriez ma condescendance et ma confiance en vous.

« Je me mariai ; c'était peut-être une imprudence à un homme déjà vieux d'épouser une femme qui était jeune et belle alors ; mais quel est celui qui n'a pas son jour de folie et d'orgueil ? J'étais heureux d'espérer qu'après avoir survécu à la tourmente des révolutions, le nom que je porte ne périrait pas avec moi, et ce fut dans un délire de bonheur et de joie que j'attendis le jour où le ciel m'accorderait un héritier.

« Rien ne manqua à ma prospérité alors ; j'étais arrivé au faite des honneurs et de la fortune, j'avais une femme belle, gracieuse, recherchée, que j'aimais et dont je croyais être aimé, dont j'étais fier, et qui semblait fière de moi. L'avenir se préparait, plein de calme et de douces émotions : j'allais être père et je comptais voir grandir sous mes yeux l'enfant qui devait perpétuer le nom de mes ancêtres ; j'eusse défié le sort de me garder de nouveaux revers.

« Mais au milieu de cet enivrement, un bruit vague d'abord, puis plus intense et plus menaçant,

se répandit dans ce monde léger et frivole que je fréquentais. Cet ami à qui j'avais accordé une confiance sans bornes, et qui nous accompagnait partout, éveilla les soupçons. On l'épia sans doute, on surveilla ses démarches ; et bientôt la médisance, répandant toujours son venin sur tout ce qui me touchait, il devint presque impossible d'arrêter l'horrible contagion.

« Longtemps, comme il arrive d'ordinaire, je fus le seul à ignorer la vérité. Pendant que je croyais exciter l'envie par tant de précieux avantages, on me regardait avec pitié et l'on souriait avec ironie à l'étalage de mon bonheur. Enfin, un jour, je remarquai les rires, les chuchotements des misérables dont j'étais l'objet ; je forçai l'un de ceux qui m'insultaient ainsi à me révéler la vérité, et je vis alors dans quel abîme j'étais tombé.

« Ce que je souffris dans ce premier moment, Dieu seul et moi, nous le savons aujourd'hui, tout mon bonheur croulait à la fois ; ce nom que je portais était déshonoré par la femme qui se partageait avec moi ; cet enfant qui allait naître, cet enfant, aux yeux du monde, n'avait pas le droit de le porter ; et moi, pauvre orgueilleux, je n'étais qu'un ridicule et imbécile vieillard qui n'avait pas même de titres à la pitié, car il avait mérité son sort.

« Vous savez ce qui se passa alors, ajouta le comte d'une voix saccadée et sourde en baissant la tête ; il me fallait des preuves : elles ne tardèrent pas. Un billet adressé à une femme dont par une vaine prudence on avait tu le nom tomba dans mes mains. Tout y était révélé : la femme capable, le mari déshonoré, l'enfant flétri avant qu'il eût vu le jour.

Ici le comte de Sivry s'arrêta comme s'il eût été incapable de supporter le poids de ces affreux souvenirs ; puis, se relevant tout-à-coup dans un épouvantable transport de colère :

— Oh ! pourquoi ne vous ai-je pas tué ! s'écria-t-il en fixant sur les traits impassibles du chevalier son regard foudroyant, ou plutôt pourquoi ne m'avez-vous pas ravi cette existence odieuse ? Était-ce pour accomplir quelque horrible vengeance ce que trois fois, après m'avoir désarmé, vous m'avez laissé la vie dans cette horrible duel où je vous avais entrainé malgré vous ? Amédée Rivet, tu rendras compte à Dieu de cet horrible raffinement de cruauté, quand, me voyant trompé par toi, avili, déshonoré tu as voulu encoquer que tu dusses la vie !

Cette fois la voix manqua tout à fait au vieillard, et il se laissa retomber à demi évanoui dans son fauteuil. En écoutant la vigoureuse apostrophe qui avait terminé cette partie du récit du comte, le chevalier n'avait fait aucun mouvement, semblable à un homme qui a été

prévoir l'explosion d'une mine à laquelle il vient de mettre le feu et qui en attend tranquillement l'effet. Cependant, profitant de ce moment de silence, il reprit de son ton froid et poli :

— Calmez-vous, monsieur ; vous savez bien que ces souvenirs sont aussi présents à ma mémoire qu'à la vôtre, et moi-même j'ai eu trop à souffrir de vos aveugles soupçons...

— D'aveugles soupçons ! répéta le comte, à qui ce mot rendit toute son énergie ; n'ai-je pas vu cet aveu écrit et signé de votre main, Amédée Rieul ! Fallait-il donc que cette misérable femme qui se traînait à mes pieds en demandant grâce laissât aussi sortir de sa bouche impure l'aveu de son crime et du vôtre ?

— J'ai toujours protesté de l'innocence de Mme la comtesse, monsieur, et je vous ai bien souvent affirmé sur l'honneur...

— Tais-toi, tais-toi s'écria ! le vieillard avec violence ; je sais que tu n'es pas avare de serments, et je ne te croirais pas. Laissez-moi plutôt, continua-t-il avec plus de douceur, laissez-moi me souvenir de ce que vous avez fait pour cacher aux yeux du monde la honte qui m'accable en secret..

“ Ce duel avec un homme que j'avais longtemps appelé mon ami avait produit un grand scandale. Je vous l'avouerai à vous, qui êtes la cause de tous mes maux, il y eut un moment où la pensée de quelque impitoyable vengeance traversa mon esprit. Je voulais envelopper dans un commun épouvantable châtement la femme criminelle qui m'avait déshonoré, le misérable enfant qui allait usurper un nom et une fortune qui ne lui appartenaient pas, et l'infâme qui avait trahi mon amitié. Cui, j'eus l'idée d'un crime d'un assassinat, que sais-je ! et je frissonne quelque fois la nuit quand je pense à ce que j'eus-e fait si Dieu ne me fût venu en aide.

“ Dans cet état d'abaissement où j'étais tombé, je vins enfin à me souvenir que je ne pouvais à mon gré laisser ternir le nom de mes aïeux, ce précieux non de Sivry qu'ils avaient porté avec tant de gloire. Je conçus alors une grande et énergique résolution, qui, en coupant court au scandale, devait donner un démenti irréfutable à la malignité du monde.

“ On connaissait partout la violence de mes passions et l'inflexible opiniâtreté de mes principes. Après ce duel, personne ne pouvait croire qu'un rapprochement fût possible entre moi et celui qui, disait-on, m'avait déshonoré. Je résolus de tromper l'opinion en opérant une réconciliation éclatante et solennelle entre moi et mon adversaire. Il me sembla que du moment que le comte de Sivry, après un pareil éclat, recevrait dans sa maison l'homme qu'on accusait de l'avoir

'rahi, lui tendrait la main, l'appellerait son ami devant tous, il ne devrait plus rester ni doute ni soupçons dans les esprits les plus portés au mal ; il me sembla qu'un pareil sacrifice serait réputé au dessus des forces de l'humanité, et ce fut peut-être à cause de cela que je tentai de l'accomplir.

“ Vous m'avez vu à vos pieds, Amédée Rieul moi le dernier représentant d'une famille qui fut presque souveraine dans le pays où nous sommes, et vous m'avez laissé vous implorer longtemps sans céder à mes prières. Si j'étais né de quelque famille obscure, je vous eusse étouffé de colère en écoutant vos dénégations hypocrites ; mais j'avais l'honneur d'une illustre maison à sauver et je dus m'incliner devant vous. A ce prix peut-être vous avez consenti à m'aider à tromper le monde. Comme je l'avais prévu, le fait de votre présence dans ma maison a paru si étrange que les intelligences ordinaires, ne pouvant le comprendre, l'ont expliqué selon mou désir. La médisance a reculé ; l'opinion a cru reconnaître une erreur, et, depuis la naissance de celle qu'on appelle ma fille, le passé est si bien tombé dans l'oubli qu'aux yeux de tous le nom de Sivry est encore sans tache.

“ Pour vous, insouciant du passé, fier peut-être d'avoir contribué en quelque chose à réparer en le cachant un malheur dont vous étiez la cause, vous avez fini par oublier le vieillard que vous avez déshonoré. Pendant que vous passiez votre vie dans la joie et dans les fêtes, pendant que vous brilliez dans le monde avec cette femme que je méprise et cette enfant que je hais, moi, abandonné, presque inconnu, n'ayant plus que des regrets dans le passé, du désespoir dans l'avenir, étranger à tous les sentiments de famille, à toutes les affections humaines, je traîne une vie pleine de tortures depuis près de vingt ans. Vainement j'ai demandé aux passions politiques une diversion à mes douleurs ; vainement j'ai voulu me tromper moi-même, comme j'ai trompé le monde ; vainement j'ai cherché par l'éclat des honneurs dont on m'a comblé, à m'éblouir moi-même avec les autres, et ma mémoire est toujours là qui me répète que cette considération est usurpée ; ce masque de dissimulation que je suis obligé de prendre une heure chaque jour aux yeux de ceux qui fréquentent ce château me pèse et m'humilie ; ces témoignages d'affection que je suis forcé de donner à tous ceux que je hais me rendent méprisable à mes propres yeux ; enfin vous m'avez tous fait une existence si triste, si misérable, si digne de pitié, que le dernier des Sivry n'espère plus aujourd'hui d'autre consolation que celle de mourir hors de votre présence à tous, dans le silence et l'abandon !”

Ces souvenirs avaient épuisé le vieillard, et quant il acheva de parler, la sueur ruisselait sur ses joues livides ; ses yeux n'avaient plus de larmes depuis longtemps. Le chevalier l'avait écouté sans s'émouvoir des injures qui lui étaient adressées, sans repousser aucun des sanglants reproches qui lui étaient jetés à la face. Quand le comte garda le silence, il se redressa et reprit d'un ton calme, en attachant sur son fougueux interlocuteur un regard de pitié.

—Vous eussiez pu vous épargner, de si pénibles émotions. Permettez-moi de vous le dire encore une fois, dans tout ce récit, il n'y a rien de réel que vos chagrins. Si je l'ai écouté jusqu'au bout en silence, ce n'est pas que j'aie rien oublié de tout de qui s'y rapporte, mais bien parce qu'il est nécessaire peut-être, avant que je vous fasse d'importantes révélations sur le passé, que vous vous rappeliez vous-même combien vous avez été violent dans vos soupçons et injuste dans vos haines.

—Encore ces révélations que vous m'avez fait si longtemps espérer ! dit le comte avec dédain ; encore cette justification mensongère que j'attends toujours et qui ne vient jamais !

—Elle viendra cette fois, monsieur, dit le chevalier d'un ton ferme, car je puis enfin vous apporter des preuves...

—Des preuves ! Vous voulez, monsieur, vous jouer de la crédulité d'un vieillard.

—Je sais, monsieur, que ce serait un jeu dangereux avec un vieillard tel que le comte de Sivry ; aussi ne vous ai-je dit que la vérité en vous annonçant que cette fois je pourrais enfin révéler toute la vérité.

—Mensonge ! dit le comte en regardant avec dédain le chevalier. Tu veux me prouver que tu n'es pas un lâche et un misérable !

—Oui.

—Que cette femme aont j'ai si longtemps douté...

—Est digne de votre respect.

—Que cette enfant que j'ai maudite...

—A droit à votre nom, comte de Sivry.

—Tu ne prouveras pas cela, dit le vieillard brusquement en reprenant sa place. Tu mens encore ! tu veux me tromper ! Prends garde !

—Veuillez m'écouter, monsieur, dit le chevalier avec le calme qui ne l'avait pas abandonné un instant pendant toute la scène précédente. Quand je suis venu implorer votre pitié pour Mlle. Clotilde...

—Et que m'importe cette jeune fille ! interrom-

pit le comte avec impétuosité ; qu'y a-t-il de commun entre le bonheur que je te demande à genoux et cette demoiselle que je connais à peine ?

—Vous le saurez, monsieur. Par exemple, si je vous prouvais aujourd'hui qu'à l'époque où, sur je ne sais quel frivole propos, vous avez conçu ces déplorables soupçons, un amour mystérieux et sans doute bien coupable m'unissait à une autre personne, à qui était destinée la fatale lettre tombée entre vos mains ; si je vous prouvais qu'au moment où naissait Mlle. Hermance de Sivry, il me naissait à moi une fille, pauvre enfant dont la destinée devait être bien malheureuse...

—Mais je te dis pour la millième fois que je te défie de me donner des preuves ! s'écria le comte hors de lui.

—Les voici ! dit le chevalier en tirant de sa poche les papiers que nous connaissons déjà. Voici d'abord une correspondance qui contient tout le secret de cette passion aveugle que j'éprouvais alors pour une femme dont le mari occupait loin d'elle une haute position à l'armée.

—Je me souviens en effet que quelques bruits vagues...

—Voici maintenant, continua le chevalier en présentant au comte de nouvelles pièces, l'acte de naissance d'une enfant que je présentai à l'état civil et que j'adoptai immédiatement parce que je ne pouvais légalement la reconnaître. Comparez les dates !

—Oh ! mon Dieu ! j'en de viendra fou ! mais cet enfant qui doit avoir aujourd'hui le même âge que ma fille, où est-elle ?

—Ici. Vous l'avez vue tout-à-l'heure !

—Comment ? c'est...

—Clotilde, oui. Le nom de sa mère est aujourd'hui inconnu de tout l'univers, excepté de vous et de moi. Ma fille ne pouvait avoir près de moi une position convenable. Je plaçai Clotilde dans la pension même où était Mlle de Sivry ; pour elle, pour sa mère, pour moi-même, je dus prendre les plus grandes précautions, afin que personne ne pût pénétrer ce funeste secret. Il a été si bien gardé que depuis un an que j'ai appelé ma fille au château de Sivry...

—Mais ce secret, pourquoi ne me l'as-tu pas révélé plus tôt ? pourquoi m'as-tu laissé me consumer dans les plus atroces souffrances depuis dix-huit ans ? Rieu ! c'était de la cruauté !

—Je n'étais pas libre de vous apprendre la vérité alors même qu'elle eût dû vous sauver la vie ! J'avais juré à la malheureuse mère de ne point révéler l'existence de son enfant. Tant qu'elle a vécu j'ai tenu mon serment. Sa mort seule vient de m'en délier.

Les traits du vieillard prirent une expression sublime d'orgueil, de bonheur et d'espérance. Il leva les mains vers le ciel et il s'écria avec transport :—

—O mon Dieu ! m'avez-vous réservé tant de jours pour le peu de jours que je dois encore passer sur la terre ! Ma femme ! ma fille ! oh ! que j'ai été impitoyable envers vous ! Mais je réparerai mes fautes ; à force de tendresse et de dévouement je leur ferai oublier ces vingt ans de haine, de colère et d'injustice ! Où sont-elles, que je me jette à leurs genoux, que je les embrasse, que je leur demande pardon !

En même temps il agita vivement une sonnette.

—Vous savez bien, monsieur, dit le chevalier, que votre valet de chambre a reçu de vous la mission . . .

—Mais toi, Amédée, s'écria le comte en s'approchant de lui, il faut que tu me pardonne aussi ! Je t'ai méconnu, je t'ai humilié, je t'ai outragé, pendant ce long accès de démence furieuse qui vient de finir. Maintenant j'ai retrouvé le calme et la raison. Pardonne-moi et viens embrasser ton ami !

Et il lui tendit les bras avec cordialité, mais le chevalier resta immobile et froid.

—Votre repentir me touche, Sivry, répondit-il, et je suis heureux que les circonstances m'aient permis de vous rendre cette paix de l'âme que vous aviez perdue. Mais il ne faut pas que votre joie vous fasse oublier que je suis père aussi, et avant d'accepter une réconciliation franche et complète, il faut que j'obtienne un dédommagement des chagrins que m'ont causés votre violence et votre obstination.

—Eh bien, que te faut-il ?

—Comte de Sivry, au moment où je vous parle, ma fille, cette pauvre enfant que j'avais sacrifiée à mon égoïsme de père en la plaçant, pour l'avoir près de moi, dans une espèce de servitude, ma fille va être honteusement chassée de cette maison par vos ordres, et si elle met le pied hors du château, elle est déshonorée . . .

Le comte réfléchit un moment et reprit avec tristesse :

—Rieul, que me demandes-tu ? j'ai de grands torts à réparer envers toi ; mais songe donc que cette jeune fille a commis une grande faute, et que la retenir ici . . .

—Oh ! je sais, comte de Sivry, que vous êtes aussi difficile à rompre que le chêne le plus vigoureux de vos forêts ; mais j'ai droit à une réparation pour le mal que vous m'avez fait, et j'exige . . .

—Eh bien ! alors, prouve-moi qu'elle est innocente !

—Je veux que vous m'accordiez sa grâce sans conditions, dit le chevalier.

—Je ne le puis, Rieul, répondit le comte d'un ton affectueux mais décidé. Tu sais combien la rigueur de mes principes m'a déjà causé de maux. Je serai le même jusqu'à la fin. Quoi ! tu veux que je laisse auprès de ma fille, noble et pure enfant dont j'admire les qualités brillantes alors même que je ne pouvais l'aimer, une personne dont tout ce monde d'envieux, d'hypocrites et de méchans blâmerait la présence ici. Je te plains, Rieul ; mais songe à ce que je dois à Mlle. de Sivry, à l'honneur de mon foyer domestique ! Le scandale a été public, et maintenant il m'est impossible de ne pas faire justice ! Demande-moi ma fortune, elle est à toi ; mais, je t'en supplie, ne me demande pas ce sacrifice.

Le chevalier sembla hésiter un moment, et se levant tout à coup, il s'écria avec explosion :

—Dieu m'est témoin que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour vous épargner un coup terrible ! Mais je suis père comme vous, comte de Sivry, et puisque la barre de fer ne peut ployer, il faut bien que je la brise !

Au ton menaçant avec lequel furent prononcées ces paroles, le comte pâlit sans savoir encore précisément quelle révélation nouvelle allait lui être faite.

—Ne m'avez-vous pas dit, monsieur, que si je vous donnais la preuve de l'innocence de ma fille, vous révoqueriez à l'instant même l'ordre qui la déshonore ?

—Oui. Ce ne sera que de la justice.

—Il faut donc que je vous nomme la véritable coupable ? Celle qui la nuit dernière . . .

—Oui, oui, mais hâte-toi ! tu me fais peur !

—Ne vous en prenez qu'à vous au mal que vous me forcez de vous faire encore une fois !

—Eh bien !

—C'est votre fille.

—Ma fille ! Hermance de Sivry ! s'écria le comte hors de lui en reculant d'un pas ; oh ! mon Dieu, ne m'avez-vous retiré d'un abîme que pour me précipiter aussitôt dans un autre ! Mais tu te trompes, Rieul ; ce plutôt dis-moi que tu n'as que des doutes, des soupçons.

—J'ai l'avoué d'Hermance elle-même.

—Quand l'a-t-elle fait ?

—Les remords le lui a arraché tout à l'heure en ma présence.

Le comte chancela, puis, retombant sur un siège, il murmura d'une voix de plus en plus faible :

—Garde, garde ta fille, Rieul ! Pour moi, au moment où je venais de retrouver la mienne, je la perds une seconde fois. Oh ! je suis maudit !

A ces mots, le vieillard tomba privé de tout sentiment dans un fauteuil. M. de Clermont l'examina quelques secondes avec une pitié douloureuse. L'état de faiblesse où il était tombé pouvait être dangereux, et le chevalier, ne voyant venir personne, s'élança hors de l'appartement pour se mettre à la recherche d'Antoine, qui seul avait le privilège de servir le comte.

En traversant la bibliothèque, il rencontra en effet le vieux valet de chambre, qui semblait tout surpris de voir M. de Clermont en cet endroit.

—Antoine, lui dit-il rapidement, hâtez-vous, votre maître a besoin de prompts secours !

—Je n'ai pas de peine à le croire, monsieur, répondit le domestique avec une expression de haine profonde ; c'est toujours ainsi chaque fois qu'il vous a vu.

—Insolent ! dit le chevalier avec colère.

Mais il reprit au même instant sur un ton différent :

—Avez-vous exécuté les ordres de M. de Sivry relativement....

—Je n'ai de comptes à rendre qu'à lui, répliqua le vieux domestique d'un ton sec en se dirigeant vers le cabinet.

Les circonstances étaient trop pressantes pour que le chevalier insistât ; aussi, abandonnant le comte à ses soins, il traversa rapidement la galerie des tableaux, descendit le grand escalier et arriva dans le salon, où il espérait trouver la comtesse.

Mme de Sivry était là, en effet, à côté de sa fille et entourée de presque tous les étrangers qui habitaient le château. Une grande inquiétude semblait régner dans cette assemblée au moment où le chevalier entra. Hernance était tout en larmes ; la comtesse tenait à la main une lettre encore cachetée et interrogeait avec intérêt un domestique qui était à quelques pas d'elle.

—Eh bien ! eh bien ! où est-elle ? demanda M. de Clermont sans songer combien son trouble pouvait paraître extraordinaire en ce moment. J'espère qu'on ne l'aura pas laissé partir ?

Tous les regards se tournèrent vers lui avec étonnement.

—Vous oubliez, chevalier, dit la comtesse, que personne n'avait le droit de la retenir ici de force.

—Elle est donc partie ?

—Oui ; seule, à pied, après avoir trompé notre surveillance elle n'a pas même attendu

que, selon l'ordre de M. de Sivry, la calèche eût été disposée pour la conduire à la ville voisine.

L'instinct de l'homme du monde, l'habitude continuelle de la dissimulation, purent seuls arrêter sur les lèvres du chevalier une exclamation de désespoir qui l'eût trahi tout-à-fait. Cependant il demanda d'une voix entrecoupée :

—Et... sait-on où elle est allée ?

—Je l'ignore. Seulement on a trouvé sur la table de sa chambre cette lettre à votre adresse.

En même temps la comtesse lui présenta le papier qu'elle tenait à la main. Le chevalier l'ouvrit en tremblant. Cette lettre en contenait une seconde destinée au notaire de Paris qui devait la transmettre au protecteur inconnu de Clotilde. Dans celle qui lui était nominativement adressée, M. de Clermont lut rapidement ces mots :

“ Je n'attendrai pas qu'on me chasse. Cette dernière humiliation : mis le comble à mes souffrances. Vous, monsieur, qui êtes le seul ami que j'aie trouvé au château de Sivry, je vous charge de faire remettre à son adresse la lettre ci-jointe. Elle est pour ce parent mystérieux qui a paru jusqu'ici prendre un véritable intérêt à mon sort. Vous et lui, monsieur le chevalier, ne soyez pas trop sévères pour la pauvre

“ CLOTILDE.”

Le chevalier, de plus en plus effrayé, ouvrit la seconde lettre, qui, nous le savons maintenant, devait lui revenir plus tard, et à peine en eut-il parcouru rapidement quelques lignes qu'il s'écria hors de lui.

—Elle est perdue ! elle a conçu sans doute quelque projet désespéré ! Il faut que j'aie à son secours !

Cependant, dans cet affreux moment, il eut assez de présence d'esprit pour s'apercevoir que tous les yeux étaient encore fixés sur lui et que chacune de ses paroles était recueillie pour servir plus tard de thème aux commentaires méchants de quelques-uns des assistants. Aussi chercha-t-il à déguiser son trouble et son effroi, et il dit avec plus de calme, pour donner le change aux curieux :

—Après tout, j'ai fait ce que j'ai pu pour remplir les intentions de M. le comte, et si cette demoiselle a voulu partir à toute force....

—Y comprenez-vous quelque chose ? demanda Mme Monteil à voix basse, en poussant du coude son voisin.

La comtesse sembla prendre en pitié les angoisses du chevalier.

—Monsieur, dit-elle à demi-voix, je ne sais

quel intérêt mystérieux vous portez à l'institutrice de ma fille ; mais si vous désirez connaître la direction qu'elle a prise, je dois vous dire que j'ai eu la précaution de la faire suivre un moment sans qu'elle s'en aperçût.

—Et quel chemin a-t-elle choisie ?

—Le chemin de Fumay, qui longe la Meuse, dit le domestique qui venait d'accomplir la mission donnée par la comtesse ; elle n'était pas très éloignée de la Roche-Blanche.

—Des chevaux ! sellez des chevaux à l'instant même ! commanda le chevalier brusquement.

Le domestique sortit pour exécuter cet ordre, et le chevalier s'approcha du capitaine Ducoudrai, qui, aussi étonné que les autres, ne savait que penser de tout ce qu'il voyait.

—Commandant, lui dit-il, vous m'avez assuré que je pouvais compter sur vous en tous temps, en tous lieux.

—Je l'ai dit et ne m'en dédis pas, monsieur le chevalier, répondit le gros commandant en se levant.

—J'ai besoin d'un homme de cœur : il s'agit d'un grand service à me rendre ; vous allez monter à cheval avec moi, et plus tard je vous expliquerai....

—Tout à vous, chevalier.

On entendit les chevaux piaffer dans la cour.

—Partons, partons, dit M. de Clermont en entraînant le capitaine.

—Chevalier, de grâce, dit la comtesse en le tenant par le bras, expliquez-moi donc...

—Monsieur de Sivry, répondit tout bas le chevalier, sera heureux, j'en suis sûr, de recevoir à l'instant même votre visite.

—Que dites-vous quoi, mon mari...

—Allez, allez, madame, il est temps.

—Et moi, monsieur ? demanda Hermance en s'approchant les larmes aux yeux.

—Vous, mademoiselle, dit-il en lui jetant un regard de pitié, n'affrontez pas encore son courroux. Il n'a rendu sa tendresse à la mère que pour maudire la fille. Il sait tout, mademoiselle ; mais espérez beaucoup du temps. Le temps a fait aujourd'hui un bien plus grand prodige.

La jeune fille se retira consternée à l'autre bout de la salle, et au même instant le chevalier et le capitaine sortirent, laissant tous les spectateurs de cette étrange scène dans la stupéfaction.

Une minute après, tous les deux étaient à cheval et partaient à franc étrier.

—De quoi s'agit-il donc, monsieur ? demanda Ducoudrai ; d'un duel, peut-être ?

—C'est possible ; mais d'abord de la vie d'une jeune fille qui, je le crains, laissera à bien des gens des remords éternels.

—Et quel chemin suivrons-nous ?

—Les bords de la Meuse ! Et que le ciel nous permette d'arriver à temps !

VII.

A une lieue environ du château de Sivry s'élevé, sur le bord de la meuse, un énorme rocher calcaire appelé dans le pays le Rocher-Blanc, à cause de sa teinte grisâtre, qui le distingue de la pierre plus foncée qu'on trouve communément dans les montagnes de l'Ardenne. Ce rocher se dresse d'environ cinquante pieds au-dessus du niveau de l'eau, et a été maudit bien des fois par les bateliers, car, en resserrant le cours de la Meuse, il la rend plus rapide. On arrive au sommet par une pente douce et insensible, couverte de bruyères et de génévriers au milieu desquels viennent pâturer les troupeaux du voisinage, tandis qu'il est coupé brusquement à pic du côté de la rivière, qui mugit dans une gorge sombre et resserrée.

C'était au pied même du Rocher-Blanc, à gauche dans une petite vallée solitaire, que devait avoir lieu le rendez-vous pris par Albert Latouche et le chevalier Clermont. L'endroit était bien choisi, car il était le plus désert et le plus sauvage de la contrée. Des bois touffus s'élevaient à l'entour et augmentaient encore l'ombre fraîche que projetait la masse calcaire, droite et lisse comme une pyramide. Une seule habitation se voyait à quelque centaines de pas au milieu des arbres ; c'était une maisonnette assez basse et dont la toiture était en ardoise, comme toutes celles du pays. Perdue au milieu du feuillage, elle eût été à peine remarquée si une légère fumée qui s'en élevait n'eût indiqué que des hommes s'étaient établis dans cette solitude.

Les quatre heures approchaient et aucun des deux adversaires n'avait encore paru. Le ciel était sombre et couvert ; un vent assez frais faisait clapoter les flots de la Meuse dans leur lit étroit, et à ce murmure sourd se mêlait seulement par intervalles le cri de quelque batelier ou voyageur ou le claquement du fouet avec lequel il aiguillonnait ses chevaux sur la rive.

Enfin cependant un cavalier se montra un moment sur la croupe d'une des collines qui bornaient la vallée, et, sans songer au danger qu'il y avait à descendre si rapidement une pente escarpée, il lança son cheval au galop dans le sentier, et bientôt il arriva au lieu du rendez-vous ; c'était Albert.

Il s'arrêta au... tout

autour de lui d'un air étonné et inquiet à la fois. Puis sautant lestement à bas de son cheval, qu'il attachait à un arbre, il prit sur la croupe de sa monture une boîte à pistolets et deux fleurets soigneusement enveloppés dans un morceau de toile : il déposa le tout sur le sol. Plusieurs fois il regarda à sa montre, il examina la hauteur du soleil qui se laissait deviner à travers le voile gris qui couvrait le ciel, il prêta l'oreille aux bruits vagues qui lui arrivaient par intervalles, puis il se promena d'un pas plus rapide en murmurant :

— Je suis ici l'objet d'une mystification, c'est à n'en pas douter. . . Ce M. de Clermont avec son flegme en serait bien capable ; mais il me faut une réparation de l'insolente conduite qu'il a tenue à mon égard la nuit dernière, et surtout de cette lettre qui, à sa sollicitation, je n'en puis douter, m'a été envoyée ce matin. Misérable ! me faire dire par le comte que ma conduite chez lui est celle d'un malhonnête homme ! et me défendre d'y réparer ! Quand il me proposait lui-même de me fournir l'occasion favorable de régler le combat ! le lâche !

Il fit encore quelques tours et reprit en frappant du pied :

— Et ce fou de Gustave qui choisit justement pour aller à Givet le jour où j'ai besoin de lui pour témoin. L'express que j'ai envoyé n'aura pu le trouver. Que faire ? Je ne puis pourtant me battre ainsi sans avoir quelqu'un pour m'assister. Je ne connais personne à qui me fier dans ce pays perdu ! et si mon père venait à savoir. . . Maudit soit le jourdi !

Il s'interrompit tout à coup dans son monologue et apercevant à une vingtaine de pas de lui, sur le bord d'un taillis, une espèce de paysan qui depuis quelques instants observait avec curiosité ces allées et ces venues. Albert, furieux de voir ainsi épier ses mouvements, s'avança droit à cet homme pour lui ordonner de céder la place ; mais il poussa un cri de joie en reconnaissant dans ce curieux un personnage dont il a été déjà question dans cette histoire, et dont la présence en ce moment parut une heureuse rencontre au jeune Latouche.

Cet homme en effet était le contrebandier Benoît Remy, et les services qu'Albert lui avait rendus plusieurs fois, en le protégeant contre des douaniers trop sévères, lui avaient concilié l'affection de Benoît, affection que l'aventure de la veille dans le parc de Sivry n'avait pu qu'augmenter.

— Toi ici, Benoît ? demanda-t-il avec étonnement ; pardieu ! sois le bien venu, tu peux me rendre un grand service.

— Je ne demande pas mieux, dit le contreban-

dier en pressant dans sa main calleuse la main du jeune homme ; mais vous-même, monsieur Albert, que diable venez-vous faire ici ? à moins que ne soyez venu chercher les dentelles en question ; elle sont là chez moi, et soignées, je m'en vante !

En même temps il désignait la cabane dont nous venons de parler et qui n'était qu'à une faible distance.

— Comment, demanda Albert avec étonnement, ces cent aunes de dentelles qu'on t'a commandées hier. . .

— Elles ne sont pas loin d'ici, répondit le contrebandier avec un gros rire malin ; je les ai passées cette nuit. Vous comprenez bien que je ne pouvais pas attendre que ce brave inspecteur eût fait doubler les postes de la ligne de douanes ; ça n'a donné l'ordre que ce matin, et les marchandes étaient déjà à l'abri de leurs pattes, dans ma bicoque ! Bien joué, pas vrai ?

Après avoir donné un libre cours à sa gaieté, le contrebandier reprit d'un ton plus sérieux :

— Eh bien, vous les venez chercher, n'est-ce pas vos dentelles ? Mais qui me les paiera ?

— Il s'agit bien de cela. C'est une affaire autrement grave, Benoît, qui m'amène ici, répondit Albert avec distraction.

— Ah ! vous avez d'autres affaires par ici ! reprit Remy en jetant un regard inquisiteur autour de lui. Au fait, tout-à-l'heure, pendant que je vous regardais aller, il me semblait que vous ne songiez guère à des dentelles. Et puis, voilà de singuliers outils, ajouta-t-il en heurtant du pied les fleurets qui étaient restés à terre.

— Dis-moi, n'as-tu pas servi ?

— Six ans, répondit Remy d'un ton grave et solennel ; du temps de l'ancien, au 9^e chasseurs ; mais depuis qu'il n'y a plus à taper de ce côté là, depuis que la Russie et la Prusse ne donnent plus, c'est sur le gabelou que je m'en retire ; il n'y a pas d'affront.

— Et t'es-tu souvent battu au régiment ?

— A l'épée, au sabre, au briquet, au fusil, au pistolet, au canon, à tout.

— Mais. . . t'es-tu battu en duel ?

— J'en ai mouché plus d'un.

— En ce cas je puis te dire que j'attends quelqu'un ici. Veux-tu être mon second ?

— Qui ? moi ! s'écria le contrebandier avec joie, en se redressant fièrement. Votre second à vous, monsieur Latouche ? C'est un fameux honneur que vous me faites, et j'ai toujours dit que vous valiez mieux que tous ces muscadins du château. Ah ! vous avez eu des raisons avec quelqu'un ! Contez-moi ça, morbleu, je suis votre homme !

En même temps, il se rapprocha d'un air enchanté pour écouter les confidences d'Albert, mais celui-ci lui répondit d'un ton froid :

Voilà justement ce que je ne puis te conter Benoît ; il faut que tu sois témoin du duel sans en savoir les causes. Veux-tu me donner cette marque de confiance ?

—Toujours, monsieur Albert. Pourtant...

—Oui ou non ?

—Eh bien ! oui, foi de Benoît Remy.

—Alors n'en parlons plus et tâchons de prendre patience. Je pense que maintenant on ne peut nous faire attendre longtemps.

En parlant ainsi, Albert s'assit sur la boîte aux pistolets et appuya sa tête dans sa main comme s'il voulait se livrer à ses réflexions, sans écouter les objections du contrebandier. Celui-ci hésita un moment sur le parti qu'il avait à prendre ; mais l'impétuosité du jeune homme sympathisait trop avec son propre caractère pour qu'il pût s'en fâcher. Aussi se mit-il à siffler doucement en allant çà et là, d'un air préoccupé. Il examina attentivement la campagne autour de lui pour y chercher les personnes qu'il attendait ; mais il n'aperçut aucun homme qu'il pût raisonnablement supposer être l'adversaire de Latouche. Toute la vallée était déserte, et on n'entendait que le bruit du vent qui soufflait par intervalles dans les bois voisins. Une seule personne dont le contrebandier ne pouvait à cause de la distance reconnaître le costume et la tournure, se montrait comme un point noir et mobile sur les flancs du rocher qu'elle semblait gravir avec rapidité.

Benoît se rapprocha d'Albert, qui était resté dans la même posture contemplative et qui semblait avoir intérieurement oublié son compagnon. Il lui toucha sur l'épaule doucement et lui dit avec ennui.

—Dites donc, ils ne viennent guère les autres !

—Eh ! pardieu, je le vois bien !

—Si vous vouliez, dit le contrebandier en ramassant les fleurs et en faisant ployer celui dont la trempe semblait la meilleure, nous pourrions trouver moyen de nous occuper en attendant.

—Je ne te comprends pas dit le jeune diplomate avec un geste d'impatience.

—Écoutez donc, on a beau être sur ses armes, ce n'est pas une raison pour ne pas prendre ses précautions. Dans les temps, un ancien de chez nous, qui était prévôt, m'a montré un *coup de chien* que je veux vous donner de confiance. Laissez moi vous le faire connaître d'un peu. Tenez, rien de plus simple une feinte et... dégagé ; vous allez voir !

En même temps il se mettait en devoir d'expliquer à Albert la passe qui lui semblait d'une si

haute importance, lorsque le jeune homme interrompit brusquement et lui dit en lui montrant cette personne inconnue que Benoît avait déjà remarquée gravissant le Rocher-Blanc :

—Dis-moi, Remy, ne vois-tu rien là-bas ? C'est étrange, on dirait d'une femme.

—Une femme ! répondit le contrebandier en jetant un regard distraît dans la direction indiquée ; vous avez de bons yeux, ma foi, et comme vous dites, ce pourrait bien en être une qui monte là haut prendre le frais ! Quelque jeune tourterelle du quartier. Mais pour en revenir à ce que je vous disais...

—C'est qu'on croirait vraiment, reprit Albert sans l'écouter, qu'elle est vêtue en dame de la ville ; vois-donc : n'est-ce pas un voile de gaze que le vent fait voltiger à droite et à gauche ? Je n'y comprends rien.

—Ni moi. Que voulez-vous qu'une dame vienne faire là ? Cependant vous avez raison : oui, c'en est une ; mais ça ne nous regarde pas, c'est peut-être son plaisir d'aller là-haut voir couler la Meuse. Vous seriez bien mieux de profiter de l'occasion pour apprendre ce *coup de chien*, qui, j'ose le dire...

—C'est inutile, Benoît, dit Albert en se tournant vers un autre point de l'horizon. Voici je crois ceux que nous attendons.

En effet, deux cavaliers venaient de se montrer sur la crête d'une colline voisine et semblaient s'avancer aussi vite que leur permettaient les difficultés du terrain. Bientôt il fut possible de reconnaître le chevalier de Clermont et le capitaine Ducoudrai.

—Lequel des deux ? demanda Benoît d'un air d'intelligence.

—Le premier, celui qui est en bourgeois.

—Ah ! ce monsieur du château ? celui qui est si fier ? Soit ! mais j'aurais mieux aimé l'autre, le gros capitaine ; parce que voyez-vous, les gardarmes et les contrebandiers ne sont pas cousins.

—Je suis fâché de n'avoir pu choisir à ton gré. Mais je crois, sur ma parole, reprit-il vivement, que ces messieurs ne nous ont pas vus et ne viennent pas de ce côté.

—C'est vrai ; il vont d'un train d'enfer et on dirait qu'ils veulent monter sur la Roche-Blanche. Diable ! il parait qu'ils ont l'idée de se battre au grand air !

—Eh mais ! je crois qu'ils nous ont vus et qu'ils nous font des signes ! Vois-tu comme le chevalier agite son mouchoir ! On dirait qu'ils nous montrent le rocher. Que veulent-ils dire ?

En effet, le chevalier semblait leur désigner ce point, et sans interrompre sa course, il leur adressa de toute la force de sa voix des paroles qu'ils ne purent entendre à cause du vent. Albert et le contrebandier se retournèrent encore une fois

du côté de la roche, et ils aperçurent alors distinctement la silhouette d'une femme qui se dessinait sur le ciel gris et nébuleux tout-à-fait au sommet du rocher.

—Il nous montre la dame en question, reprit Benoit stupéfait. Ah ça ! à qui diable en ont-ils ? Au fait, monsieur Albert, il me semble que cette dame se hâcarde bien là haut sur cette pointe, et à l'air de regarder le tournant de la rivière...

Albert était d'une pâleur livide et une sueur glacée roulait sur son front.

—Miséricorde ! qu'est-elle devenue ? s'écria le contrebandier.

Quelqu'un tomba dans la rivière avec un bruit sourd, et Albert poussa un cri déchirant. Au moment où l'étrangère se balançait au-dessus de l'abîme et semblait du regard en mesurer la profondeur, il avait reconnu Clotilde.

Au bruit de la chute, les deux hommes, sans échanger une parole, s'élançèrent vers le bord de l'eau. Comme nous l'avons dit, le rocher était situé à leur gauche, en amont de la rivière, de sorte que le courant, très rapide en cet endroit, devait entraîner de leur côté le corps de la malheureuse jeune fille. Cependant, à la place où elle s'était précipitée, au-dessous de la partie du rocher qui surplombait sur la rivière, l'eau était noire et dormante ; on eût dit qu'elle était absorbée par un gouffre profond qui, après l'avoir fait tourner un instant, finissait par la repousser avec violence un peu plus loin. Lorsque Albert et le contrebandier arrivèrent, l'eau s'était déjà refermée sur la victime et rien ne surnageait aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Albert, possédé par un morne désespoir, allait se précipiter dans le gouffre, à la recherche de Clotilde, lorsque le contrebandier le retint et lui dit à voix basse, comme s'il eût craint d'être entendu :

—Un moment ! un moment donc, mon garçon ! Elle est encore dans le dormant ; et si vous alliez la chercher là, il est presque sûr que vous y resteriez avec elle. Un peu de patience, elle va reparaitre tout-à-l'heure, et alors nous verrons ce qu'il y aura à faire.

Tous les deux restèrent immobiles, penchés sur le fleuve, examinant dans d'horribles angoisses sa surface mobile et ardoisée ; rien ne se montrait encore ; pas un bout de vêtement flottant à la surface, pas d'autres mouvements que celui des flots se ruant l'un sur l'autre à chaque bouffée du vent.

En ce moment, une main s'appuya sur l'épaule d'Albert, muet et attentif ; et une voix menaçante murmura près de son oreille :

—Il n'a pas même le courage de se dévouer pour une jeune fille qui va mourir à cause de lui !

Albert se retourna vivement et aperçut le chevalier de Clermont qui s'était approché sans qu'il l'eût entendu. A quelques pas en arrière était le capitaine, tenant par la bride les deux chevaux couverts de sueur et d'écume. Albert regarda le chevalier avec une expression de grandeur et de fierté :

—C'est pour moi qu'elle meurt, dites-vous, répondit-il d'une voix ferme. Je n'avais pas besoin d'apprendre cela, monsieur, pour être résolu à mourir du moins avec elle !

Et en même temps, avant qu'on eût pu prévoir son action, il se débarrassa par un effort vigoureux des étreintes du contrebandier, et, se jetant à la nage, il se dirigea vers le gouffre où avait disparu Clotilde.

Benoit Remy fit un geste de colère et fut sur le point de frapper le chevalier, qui avait ainsi excité la générosité du jeune Latouche.

—Que le diable vous emporte, vous ! dit-il rudement. Croyez-vous qu'il n'y avait pas déjà assez d'ouvrage comme ça ? Comment voulez-vous que j'en sauve deux maintenant ?

—Aide-moi à sauver ma fille, dit le chevalier d'un ton suppliant, et toute ma fortune est à toi.

—Allez vous promener avec votre fortune ! Tenez-vous tranquille, au contraire, c'est tout ce qu'on vous demande.

En parlant ainsi, il avait les yeux fixés sur la rivière dont il semblait scruter chaque ondulation avec une attention minutieuse. Albert avait déjà disparu, attiré par le mouvement des eaux dans le gouffre qui s'était formé au pied du rocher, mais à une vingtaine de pieds plus bas, le regard perçant du contrebandier distinguait à la surface de l'eau quelque chose que le courant entraînait rapidement.

—C'est cela ! murmura Benoit Remy.

Et, sans autres préparatifs que de jeter en l'air par un mouvement brusque ses gros souliers ferrés qui se détachèrent d'eux-mêmes, il se précipita à son tour dans ce terrible fleuve, qui avait déjà englouti deux victimes.

Le chevalier se mettait on devin de le suivre quand le commandant l'arrêta en lui disant :

—Assez comme cela, monsieur ; vous ne savez pas nager, non plus que moi. Notre devoir ici est de ne pas augmenter l'embarras de ceux qui peuvent se dévouer utilement.

—Mais...

—Mais il est absurde, monsieur, de vouloir risquer gratuitement sa vie, au risque de compromettre celle des autres ; vous n'irez pas. Ainsi, croyez-moi, soyez calme et attendez.

M. de Clermont sentait trop la justesse des observations du capitaine pour insister davantage sur un dévouement non seulement inutile, mais nuisible. Tous les deux, dans une anxiété mortelle, se retournèrent du côté de la rivière.

Et, dans un espace de trente pieds carrés, étaient trois personnes en danger de mort, dont deux au moins les intéressaient à différents titres. Quant au contrebandier, ils s'étaient d'abord rassurés sur son compte ; loin d'approcher le terrible dormant où Albert avait disparu, il avait nagé à grandes brassées en suivant le cours de l'eau ; mais arrivé un peu au-dessous de l'endroit où il avait cru apercevoir des vêtements à la surface de l'eau, il plongea et disparut à son tour.

—Jamais je n'ai rien éprouvé sur le champ de bataille qui ressemble à ce que j'éprouve en ce moment ! dit à voix basse le commandant, qui tremblait comme la feuille.

Le chevalier, incapable de lui répondre, tenait toujours les yeux attachés sur la rivière, pâle, immobile et comme pétrifié. Mais tout à coup un cri sortit de sa poitrine et un éclair d'espérance brilla sur son visage. Benoit Remy venait de reparaitre à peu de distance du rivage, et après avoir secoué la tête pour en écarter ses cheveux collés sur son visage, il se mit à nager pesamment vers la rive, comme s'il eût été chargé d'un fardeau que les flots empêchaient encore de distinguer.

—L'avez-vous trouvée ? demanda le chevalier qui employa tout ce qui lui restait de force pour prononcer ce peu de paroles.

—Oui, répondit-on brièvement.

Et quelques minutes après, le contrebandier arriva sur la rive, traînant par ses longs cheveux noirs le corps d'une jeune fille privée de tout sentiment. Il la souleva avec peine, car il était brisé de fatigue, et la déposa dans les bras du chevalier et du capitaine qui s'étaient avancés pour la recevoir ; puis, sans prononcer un mot, il se jeta de nouveau à la nage, et se dirigea vers le dormant.

Le chevalier plaça sa fille avec précaution sur l'herbe épaisse et bien fournie qui couvrait cette partie de la vallée. Clotilde était d'une pâleur mortelle, et ses yeux étaient fermés, mais elle était belle encore, et une suave expression de résignation et de paix s'était empreinte sur sa figure au moment où sans doute elle avait senti la vie l'abandonner. On eût dit de la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, après son naufrage. Le chevalier se hâta de saisir sa main et il resta quelques secondes dans de mortelles angoisses, en cherchant vainement les pulsations du sang dans les veines. Il était à genoux devant elle et levait les yeux au ciel comme pour l'implorer. Le capitaine l'avait aidé. Tous les deux peut-être n'avaient pas parlé avec tant de ferveur depuis leur enfance.

Cependant Benoit Remy et Albert continuaient à lutter contre la mort. Le jeune homme nageait vers le rivage, soutenu par son

vigoureux compagnon qui lui disait aussi haut qu'il lui pouvait :

—Mais puisqu'elle est sauvée, je vous dis. Sur ma foi, vous avez bien mérité ce qui vous arrive ; vous jeter à l'eau avec des bottes et un pantalon à sous-pieds ; nagez donc avec cela !

Albert n'écoutait pas sans doute ces admonestations que le brave homme eût dû peut-être réserver pour un autre temps ; il avait aperçu le corps de la jeune fille sur le rivage, et cette vue avait suffi pour lui rendre quelque force. Avec l'aide du contrebandier, il atteignit le bord, s'élança par un dernier effort ; et dans un état d'anéantissement presque complet, il se laissa tomber sur l'herbe à côté de Clotilde qui ne donnait aucun signe de vie.

VIII.

Deux heures après les événemens que nous venons de raconter et qui s'étaient passés en moins de temps qu'il n'en a fallu pour en lire le récit, tous les acteurs de cette partie lugubre de notre histoire étaient réunis, chez le contrebandier Benoit Remy, dans la maisonnette couverte d'ardoises qui s'élevait au milieu des bois, à quelque distance de la vallée du Rocher-Blanc. L'habitation était petite mais propre et commode et elle avait un air d'aisance qui contrastait avec la profession prétendue du propriétaire. Obligé pour dépister les douaniers, de paraître exercer un métier quelconque, le contrebandier avait choisi celui de pêcheur à cause de sa proximité de la Meuse, et en effet, on apercevait tout d'abord en entrant chez lui un grand attirail de filets et d'autres ustensiles de pêche. Il est vrai que visiblement aucun de ces filets n'avait jamais servi et qu'ils n'étaient là, étalés dans la première pièce de la maison, que pour donner le change sur les ballots de tabac, de dentelles et d'autres marchandises de contrebande qui pouvaient être cachées dans une autre partie de la maison.

Dans cette salle qui semblait destinée à recevoir les chalands et les visiteurs de Benoit-Remy, se trouvaient disposés en groupes séparés quelques-uns de nos personnages les plus importants. Devant une grande cheminée où brûlait un hêtre presque tout entier étaient assis le chevalier et Albert, qui causaient à voix basse et avec une grande vivacité. Albert était encore un peu pâle des suites de son immersion dans la Meuse, mais il avait déjà réuni toute sa vigueur ; ses vêtements, qu'il n'avait pas voulu quitter, avaient promptement séché devant le foyer, et il semblait à l'entièrement oublié le danger qu'il avait couru quelques heures auparavant.

À quelques pas le commandant et le contrebandier, qui semblaient de la meilleure intelli-

gence, étaient assis à côté d'une table chargée de verres et de bouteilles. De temps en temps ils portaient les verres à leurs lèvres et en vidaient le contenu, qui n'était ni du vin ni de l'eau, mais bien d'excellente eau-de-vie de contrebande que Benoit se réservait pour son usage particulier. Les deux vieux soldats parlaient de leurs campagnes et ils semblaient si bien s'entendre, qu'on n'eût pas pu supposer à les voir que l'un pouvait être un jour appelé à donner l'ordre de conduire l'autre en prison.

Enfin, à l'extrémité de la salle était une porte qui donnait dans une pièce voisine, et cette porte s'ouvrait de temps en temps pour livrer passage à une bonne femme, la maîtresse du logis, qui allait et venait d'un air empressé, comme pour satisfaire tous les désirs d'une personne malade. Chaque fois qu'elle paraissait, on lui demandait avec inquiétude :

—Eh bien ! comment va-t-elle ?

Et elle répondait chaque fois : — De mieux en mieux.

La causerie intime du chevalier et d'Albert Latouche avait déjà duré longtemps. Enfin le jeune homme, prenant la main de M. de Clermont, lui dit avec un accent plein d'émotion et les larmes aux yeux.

—Oui, monsieur, je comprends tout maintenant ; vos démarches, votre sollicitude pour cette pauvre Clotilde, tout m'est expliqué par le lien sacré qui vous unit à elle ! Pardonnez-moi, monsieur, mes folies, mon ambition, mes lâchetés... Je suis bien coupable, il est vrai ; mais j'ai le plus ardent désir de réparer le mal que j'ai fait et qui a eu de si funestes suites. pardonnez-moi et daignez me promettre de solliciter mon pardon auprès de cette adorable jeune fille que j'avais faite si malheureuse !

—Mon pardon à moi, monsieur Albert, dépendra de la conduite que vous tiendrez à l'avenir ; je puis à la rigueur oublier le passé, moi qui ai une longue expérience du monde et qui sais combien l'indulgence est nécessaires envers la pauvre humanité ; mais ma fille, ma chère Clotilde, pourra-t-elle oublier que son père l'a reniée et l'a abandonnée depuis sa naissance ? que celui qu'elle aime ..

—Il est donc vrai qu'elle m'aime ? demanda timidement Albert.

Le chevalier sourit.

—Et vous allez conclure de là que le pardon vous en sera plus facile à obtenir, reprit-il ; ne vous pressez pas trop, monsieur, de croire à la possibilité...

En ce moment Mme Remy entra et vint dire au chevalier que la jeune dame, en apprenant que M. de Clermont était dans la maison, demandait à le voir sur-le-champ. Il se leva avec

empressement et se prépara à suivre la bonne femme dans la chambre voisine.

—De grâce, parlez pour moi, monsieur, dit Albert à voix basse

—Je plaiderai notre cause à tous les deux, répondit le chevalier de même ! puissions-nous la gagner !

Benoit Remy s'interrompit au milieu d'un de ses récits qu'il débitait au commandant pour le mander à sa femme :

—Eh bien ! la ménagère, comment se trouve la pauvre petite dame ? a-t-elle enfin recouvré sa connaissance ?

—Oh ! tout-à-fait, elle m'accable de questions auxquelles je ne sais que répondre ; elle pleure, elle se désole ! tout-à-l'heure elle a repris ses effets, que j'avais fait sécher, et elle voulait à toute force s'en aller je ne sais où ! J'ai eu beaucoup de peine à la faire asseoir devant le feu ! Sainte Vierge, la belle créature !

—Pardieu ! dit le bon contrebandier en versant au mains deux doigts d'eau-de-vie dans un verre qu'il présenta à sa femme, elle a le cœur affadi par l'eau de la Meuse, qui est bien l'eau la plus fade... Tiens femme, prie-la de boire cela de ma part ; ça la remettra, ça la réchauffera...

Le chevalier arrêta le bras de la bonne femme au moment où dans sa simplicité elle allait presser le cordial un peu raide que lui présentait son mari ; et il dit en souriant :

—Je vous remercie pour cette demoiselle, mes braves amis ; mais je doute fort qu'elle acceptât cette liqueur, qui pourrait bien ne pas produire en elle l'effet que vous attendez. Vous croyez donc, madame, continua-t-il en se retournant du côté de la femme Benoit, que cette jeune demoiselle est assez bien pour qu'on puisse la transporter en voiture au château ?

—Je le pense, monsieur... Non pas qu'elle nous ennuie, au moins ! la pauvre chère enfant ! elle est si douce, bonne ! elle me remerciait tout à l'heure avec tant de reconnaissance des soins que je lui donnais.

—Comment, reprit le chevalier en s'approchant rapidement de Ducoudrai, encore un service.

—Deux, monsieur, répondit Ducoudrai en se levant.

—Commandant, il s'agit de monter à cheval et de retourner au château pour demander qu'on envoie ici sur-le-champ la calèche couverte.

—Volontiers chevalier ! dit le capitaine ; mais si on m'interroge ?

—Attendez, répondit M. de Clermont dans l'attitude de la réflexion ; oui, c'est cela... vous direz tout simplement que nous avons atteint Mlle Clotilde au moment où elle se rendait

tranquillement à Fumay. Forcés par la pluie de nous arrêter ici, nous priâmes la comtesse d'envoyer sa voiture. car les chemins doivent être affreux.

—Ainsi donc, il est inutile de parler de...

—Rien de l'aventure de la Meuse, rien de M. Albert, rien de ces braves gens... il faut qu'on ignore toute cela au château. Plus tard je vous dirai pourquoi.

—Il suffit, reprit Ducoudrai en saisissant son verre, que Benoit Remy avait rempli pendant cette conversation à voix basse, et à ta santé, mon brave Benoit ! Quoique tu n'aies pas un commerce parfaitement légal, je puis dire que tu es un bon luron et que j'en ai vu rarement comme toi !

Le contrebandier parut enchanté de cet éloge et il répondit d'un ton amical, en heurtant son verre contre celui de Ducoudrai :

—Et vous, commandant, je dois dire que bien que vous ayez un uniforme que je ne désirerais pas précisément voir sur vos épaules, vous êtes un digne homme pour qui j'aurais du plaisir à me faire dans l'occasion ! Voilà.

Après ces compliments réciproques ils se serrèrent la main encore une fois, et le chevalier, après quelques nouvelles recommandations au contrebandier, entra dans la pièce voisine, pendant que le commandant se préparait à remonter à cheval pour retourner au château.

Cette seconde pièce était aussi simple que la première ; seulement elle contenait un lit qui ne paraissait pas trop mauvais, et le peu de meubles en noyer dont elle était ornée annonçaient une certaine aisance. Un grand feu était aussi allumé devant la cheminée. Clotilde, déjà vêtue de tous ses habits, que la mère Benoit avait fait sécher pendant son évanouissement, était debout à quelques pas de la porte. La rougeur si pâles de la fièvre avait coloré ses joues naguère si pâles et rendu de l'éclat à ses yeux. Quand elle aperçut le chevalier, elle s'approcha de lui précipitamment et lui dit avec un reste d'égarement :

—Vous ! vous ici ! monsieur le chevalier. Oh ! de grâce, expliquez-moi ce mystère ! Qu'est-il donc arrivé ? Où suis-je ? Quelles sont ces personnes qui, m'a-t-on dit, attendaient avec vous que cet affreux sommeil fût enfin passé ! Il me semble que j'ai fait quelque horrible rêve !

Le chevalier lui prit la main et la conduisit à un siège devant le feu en lui disant avec douceur :

—Un rêve, Clotilde ! plutôt à Dieu que ce fût un rêve ! Vous ne vous souvenez donc plus....

—Si, attendez, répondit la jeune fille en portant brusquement la main à son front ; si.... je me souviens. Oh mon Dieu, c'était donc vrai.... Ce mépris, ces insultes, cette trahison,

puis cette promenade à travers la campagne... ce rocher... l'abîme.... Pourquoi ne suis-je pas morte.

En même temps elle se couvrit le visage des deux mains et versa d'abondantes larmes. Le chevalier laissa cette douleur avoir un libre cours pendant un instant, puis il reprit avec l'accent du reproche :

—Clotilde, vous avez donc été bien malheureuse.

—Oui ! oui, bien malheureuse, répondit la jeune fille en secouant la tête ; écoutez, monsieur le chevalier, je ne sais comment vous êtes ici, je ne sais quel est celui qui m'a sauvée de la mort, mais je vous le dirai à vous ; il eût mieux valu qu'on me laissât mourir !

—Pauvre jeune fille ! mais pourquoi ce dégoût si profond et si amer de l'existence ! pourquoi, par défaut de courage, ne pas attendre le bonheur que Dieu vous réservait peut-être après tant de déception ?....

—Du bonheur, moi ? dit la jeune fille avec amertume ; vous ne savez donc pas, monsieur, quelle a été ma vie depuis mon enfance ? D'abord sans parents, sans amis, abandonné aux soins des mercenaires ; jamais une mère ne m'a pressée dans ses bras, jamais un père n'a déposé un baiser sur mon front ; plus tard la servitude, les humiliations, le mépris chez des riches orgueilleux qui me regardaient comme une créature inférieure à eux, puis, trahie par un homme que j'avais distingué parmi tous les autres et qui aimait ma brillante rivale.... puis la colère de ce vieillard, l'expulsion honteuse, l'ignominie... Oh ! monsieur, monsieur, encore une fois pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir ?

—Réfléchissez, Clotilde, reprit le chevalier d'une voix tremblante n'est-il personne qui se soit vivement intéressé à votre sort depuis vos premières années ? Ne m'avez-vous pas parlé souvent d'un parent mystérieux....

—Celui qui a répandu sur moi tant de bienfaits depuis mon enfance jusqu'à ce jour ! Oh ! oui, monsieur, je lui dois une grande reconnaissance, quoiqu'il ait été pour moi invisible comme la Providence, et, que, comme elle, il ne se soit manifesté à moi que par ses bontés. Cependant, ajouta-t-elle avec tristesse, il m'a sans doute oubliée comme le reste du monde ; et au moment où je courais un si grand danger et où la main d'un ami m'eût retenue peut-être sur le penchant d'un abîme, il n'est pas venu, comme il l'avait promis.

—En êtes-vous bien sûre, Clotilde ? dit le chevalier avec émotion en se rapprochant d'elle ; êtes-vous bien sûre qu'il vous ait abandonnée quand vous aviez si grand besoin de secours et de consolations ? Êtes-vous bien sûre qu'au moment où tout le monde, les événements, la fatalité, semblaient conspirer contre vous, il ne tra-

vaillait pas, lui, à vous sauver du malheur qui vous menaçait ? Et quand, dans un moment d'affreux désespoir, vous aviez pris la résolution d'attenter à vos jours, êtes-vous bien sûre qu'il n'était pas là à quelques pas derrière vous, tremblant, en proie à d'horribles angoisses, prêt à mourir pour vous et avec vous ?

La jeune fille attacha sur le chevalier un regard de feu.

—D'où savez-vous cela, monsieur ? demanda-t-elle en frémissant ; j'ignore ce qui s'est passé pendant ce terrible moment où j'espérais mourir, mais... folle que je suis, interrompit-elle comme frappée d'une idée subite, vous avez ouvert la lettre que je vous avais confiée en quittant le château, vous avez trahi le secret d'une femme qui se fiait à vous, et maintenant...

—N'avez-vous jamais pensé, Clotilde, reprit le chevalier sans paraître avoir entendu l'observation de l'institutrice, qu'il y avait dans vos rapports avec votre protecteur inconnu d'étranges coïncidences bien capables d'exciter vos soupçons ? N'avez-vous jamais remarqué, par exemple, que pas un fait qui pût vous paraître une injure personnelle ne s'est accompli au château de Sivry sans que l'inconnu ne vous adressât bientôt après après une consolation qui en atténuait l'effet ? N'avez-vous pas remarqué, lorsqu'une pensée de tristesse ou de désespoir venait obscurcir votre front, que bientôt on vous écrivait pour relever votre courage et vous promettre un meilleur avenir ? Enfin pour redescendre à des considérations plus vulgaires et toutes matérielles, n'avez-vous pas remarqué que jamais vous n'avez eu de dépenses imprévues à faire, de démarches à tenter, que le génie invisible qui semblait veiller sur vous n'eût comme deviné vos désirs et vos besoins ? Et de tout ceci, Clotilde, n'avez-vous pas tiré la conséquence que celui qui s'inquiétait ainsi de votre sort pouvait ne pas être loin de vous, qu'il était vos souffrances pour vous consoler et vous plaindre ; et qu'alors que vous le croyiez bien loin, il était là méditant sur votre bonheur, toujours attentif à prévenir vos égarements et à réparer vos fautes ?

—Oh ! de grâce, monsieur, dit Clotilde dans un trouble inexprimable, ne me torturez pas par de mystérieuses paroles dont je ne puis pénétrer le sens ! Au château de Sivry, comme partout, je n'ai jamais pu soupçonner personne de ceux qui m'entouraient...

—Vous n'avez pas songé, reprit le chevalier avec une agitation toujours croissante, que les mêmes circonstances qui avaient forcé ce protecteur à se cacher de vous lui faisaient un devoir peut-être de couvrir son visage du masque de la froideur et de l'indifférence, quand vous occupiez ses souvenirs, toutes ses pensées, toutes ses

espérances ? et vous n'avez pas songé non plus qu'un jour enfin, les circonstances ayant changé, il pourrait venir à vous, vous ouvrir les bras et vous dire-en pleurant : Clotilde, je suis votre père !

La voix du chevalier était si vibrante en ce moment, son geste, en tendant les bras à sa fille, était si noble et si vrai ; les larmes qui couvraient son visage étaient si persuasives, que Clotilde, sans réfléchir à l'étrangeté de cette révélation inattendue, sans hésiter, sans même songer aux preuves ou aux éclaircissements qu'elle était en droit d'attendre de cet homme qui tout à coup annonçait des liens si intimes entre elle et lui, se précipita dans les bras du chevalier en poussant un cri de joie.

—Oui, c'est moi, mon enfant, dit le chevalier, dont l'âme de glace s'était réchauffée cette fois, c'est moi qui veillais sur toi avec la solitude d'un père, depuis ton enfance ; c'est moi qui dans mon affection égoïste t'avais fait une position si déplorable au château de Sivry, enfin d'être toujours près de toi, de te contempler en secret, d'admirer sans cesse ta beauté, tes qualités brillantes, ta noblesse d'âme !.. Enfant, enfant qui n'a pas deviné l'invisible réseau dont l'amour paternel l'avait entourée pour la préserver de toute atteinte !

—Vous ! mon père ! s'écria-t-elle avec délire ; oh ! oui, je me souviens maintenant ! Cet intérêt si profond et si mystérieux ! Oh ! mon Dieu, je n'étais donc pas seule au monde ! Près de moi, il y avait quelqu'un qui souffrait de mes souffrances, dont j'occupais toutes les pensées... Mais, dit-elle avec terreur en s'interrompant tout à coup et en attachant un regard inquiet sur le chevalier, vous ne m'avez pas parlé de... de ma mère ?

Le chevalier baissa la tête et dit avec une profonde tristesse :

—Ta mère n'est plus, ma Clotilde, et comme toi elle a été bien malheureuse. C'est une lugubre histoire que je te raconterai un jour. Nous pleurerons ensemble ta pauvre mère, Clotilde, car elle t'a bien aimée quoiqu'elle n'ait jamais eu ton bonheur de t'embrasser. Et toi, mon enfant, promets-moi désormais de supporter comme elle tes maux avec courage, promets-moi surtout de n'avoir plus de ces horribles accès de désespoir...

—Oh ! non, non, mon excellent père, s'écria Clotilde en se jetant à son cou dans un nouveau transport ; oh ! non, je ne veux plus mourir maintenant que je ne suis plus seule dans le monde, maintenant que je puis m'appuyer sur vous, vous aimer et être aimée de vous !

—Oui, ma Clotilde, je t'aimerai, je te soutiendrai toujours, et j'espère que tu reviendras calme, heureuse....

—Heureuse! répéta l'institutrice en secouant la tête.

—Et pourquoi non, ma Clotilde? car je ne suis pas le seul à t'aimer, moi! Car il est d'autres personnes en qui tu as excité une affection vive, profonde, désintéressée, et aujourd'hui même, ma fille, tu as contracté une dette de reconnaissance qu'il faudra acquitter.

—Que voulez-vous dire, mon père?

—Il y a quelqu'un aujourd'hui qui a risqué sa vie pour te sauver et qui a droit peut-être à une récompense.... Albert.

La jeune fille tressaillit.

—Lui, mon père! c'est lui qui m'a sauvée! Oh cela n'est pas possible! Que lui importe ma vie, et d'ailleurs il en aime une autre.... Cette affection qu'il m'a témoignée autrefois, c'était de la pitié....

Le chevalier sourit en écoutant cet aveu que la jeune fille, dans son trouble, avait laissé échapper. Cependant elle s'aperçut promptement de sa faute et rougit en baissant la tête.

—Il est là!.... dit le chevalier en désignant la porte.

—Est-il possible! s'écria la jeune fille avec effroi; qu'il ne vienne pas! je ne veux pas le voir! Oh! je vous en supplie....

Mais le chevalier, sans l'écouter, ouvrit la porte de la première pièce, et Albert, tout tremblant, vint s'agenouiller devant la jeune fille sans pouvoir prononcer une parole.

Les traits de Clotilde prirent une expression glaciale; elle se leva avec dignité.

—Monsieur, dit-elle froidement, quittez cette posture, qui ne convient ni à nos positions réciproques ni au dévouement que vous avez montré pour moi. Mon père, car vous savez sans doute quel lien m'unit au chevalier de Clermont, m'a dit que vous m'aviez rendu un grand service dans un moment.... (ici sa voix trembla un peu) dans un moment où des chagrins personnels m'avaient poussée à une action désespérée. Je vous dois des remerciements, monsieur, car cette fois il n'y avait pas là sans doute une autre personne à qui l'on pût attribuer votre dévouement, et je vous prie, monsieur, de recevoir l'expression de ma gratitude.

Quelle que fût la force d'âme de Clotilde, elle ne put conserver jusqu'au bout cette sévérité affectée, et en achevant ces paroles, elle fondit en larmes. Albert profita de cet attendrissement, et lui dit d'un ton suppliant :

—De grâce, mademoiselle, ne soyez pas sans pitié pour moi et ne me condamnez pas sans m'avoir entendu. J'ai eu de grands torts sans doute en sacrifiant un amour pur, profond, véritable à des projets d'ambition et d'orgueil....

—Vous oubliez, monsieur, dit Clotilde en faisant un effort sur elle-même pour prendre un

ton froid et poli, que je ne puis comprendre vos paroles et qu'il m'est impossible d'écouter une justification dont je ne connais pas l'objet.

—Clotilde, murmura le chevalier, n'oublie pas que tu lui dois deux fois la vie.

—Vous me faites remarquer, mon père, que M. Latouche abuse de ces avantages.

—Clotilde, s'écria Albert avec désespoir, j'accepte tous vos reproches pour le passé, je conviens que j'ai été bien coupable, et depuis longtemps déjà cette conduite que je déplore avait excité mes remords. Mais du moins laissez-moi espérer que dans l'avenir, mes soins, ma constance, mon amour effaceront ce funeste souvenir....

Jamais, monsieur! dit Clotilde en détournant la tête.

—Mon enfant, reprit le chevalier avec douceur, tu as beaucoup à me pardonner aussi, car la cause d'Albert est peut-être aussi la mienne! Tu as été sacrifiée à des idées d'ambition, de convenance, d'orgueil....

—Oh! vous, mon père, je ne me souviendrai que de vos bienfaits.

—C'est bien, ma fille; mais il ne faut pas non plus oublier qu'au château de Sivry, où nous allons retourner, vous êtes l'objet d'injurieux soupçons, et M. Albert seul peut réparer....

—Vous savez que je suis innocente, mon père, et cela me suffit. D'ailleurs qu'irions-nous faire maintenant au château de Sivry où j'ai passé de si terribles heures de désespoir?

—Il le faut, ma fille, dit le chevalier d'un air grave; pour l'exécution du projet que j'ai conçu, il faut que nous retournions à Sivry, et que nous cachions encore un peu de temps le lien qui nous unit.... Nous avons tous d'importants devoirs à remplir à l'égard de cette noble famille.

—J'obéirai à mon père, dit la jeune fille avec résignation.

—Et tu pardonneras à Albert?

Clotilde hésita quelques secondes :

—Je ne sais, dit-elle avec trouble.

Albert saisit sa main qu'il couvrit de baisers et de larmes.

—Elle est à vous, murmura le chevalier à son oreille; je verrai dans quelques jours votre père, et tout s'arrangera.

En ce moment Benoit Remy entr'ouvrit la porte discrètement et annonça qu'une voiture attendait au dehors Clotilde et le chevalier pour les reconduire au château. M. de Clermont retint le brave homme et lui dit avec cordialité :

—Voilà deux fois, monsieur, que vous avez rendu à cette jeune fille et à M. Albert des services tels que tout l'or du monde ne pourrait suffisamment les récompenser. Aussi je sais

que vous êtes trop fier pour accepter une récompense à votre dévouement ; mais si jamais je pouvais, comme ami, vous rendre un service réel....

—Merci, j'aime mieux ça, dit le brave contrebandier, parce que, vous voyez bien, monsieur, comme vous dites, je ne vends pas mon sang et ma vie, mais bien des dentelles et du tabac.... Et à propos de cela, si vous voulez bien placer dans votre voiture les cent aunes en question qu'on a commandées pour le château ?

—Très-volentiers, monsieur, dit le chevalier en prenant le paquet que lui présentait Benoit, et je me charge de vous en apporter moi-même le montant.

—C'est ça, voyez-vous ; parce que j'aime ce qui est à moi, quoique je ne veuille rien de personne.

—Et vous me promettez, reprit le chevalier, que personne ne saura....

—Jamais ; ne vous inquiétez pas. Je ne parle jamais de ce que je fais.

Albert et Clotilde adressèrent séparément leurs remerciements au contrebandier et à sa femme ; puis le chevalier et sa fille montèrent dans la calèche, que venait de leur ouvrir un laquais galonné.

—Qu'y a-t-il de nouveau au château, demanda rapidement le chevalier.

—Monsieur le comte est, dit-on, très-mal, répondit le domestique respectueusement ; on a envoyé ventre à terre chercher un médecin à Givet.

—Je me doutais de cela, dit le chevalier à voix basse ; et que dit-on de notre longue absence ? continua-t-il en regardant fixement le domestique.

—M. le commandant l'a expliquée par le mauvais temps qui vous a forcés de vous réfugier ici ; on n'éprouve aucune inquiétude.

—On ne se doute de rien, pensa le chevalier.

Albert, au moment de monter sur son cheval, qui était tout sellé devant la porte, s'approcha de la voiture et s'inclina en silence.

—Du secret ! lui dit vivement le chevalier, et à demain !

Le domestique referma la portière et monta sur son siège. Albert restait debout et immobile à la même place, consterné de l'indifférence de Clotilde.

Au moment où la voiture allait partir, une voix douce et timide qui n'avait plus rien d'ironique lui dit doucement :—Adieu, M. Albert.

Transporté, il voulait s'élançer, mais la voiture partit rapidement, et il murmura plein d'orgueil et de joie :

—Oh ! oui, elle me pardonnera

[A CONTINUER.]

POESIE.

La pauvre fleur disait au papillon céleste :

—Ne fuis pas !

Vois comme nos destins sont différents. Je reste

Tu t'en vas !

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes

Et loin d'eux,

Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes

Fleurs tous deux !

Mais, hélas ! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne.

Sort cruel !

Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine

Dans le ciel !

Mais non, tu vas trop loin !—Parmi des fleurs sans nombre

Vous fuyez,

Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre

A mes pieds !

Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore

Luire ailleurs.

Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore

Toute en pleurs !

Oh ! pour que notre amour coule des jours fidèles,

O mon roi,

Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes

Comme à toi !

Roses et papillons, la tombe nous rassemble

Tôt ou tard.

Pourquoi l'attendre, dis ? Veux-tu pas vivre ensemble

Quelque part ?

Quelque part dans les airs, si c'est là que se berce

Ton essor !

Aux champs, si c'est aux champs que ton calice verse

Son trésor !

Où tu voudras ! qu'importe ! oui, que tu sois haleine

Ou couleur,

Papillon rayonnant, corolle à demi pleine,

Aile ou fleur !

Vivre ensemble, d'abord ! c'est le bien nécessaire

Et réel.

Après on peut choisir au hasard, ou la terre

Ou le ciel !

VICTOR HUGO.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Architecte, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN-BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.